

# Promenades au cimetière

par Catherine Mavrikakis

*L'analyse est quelque chose qui pourrait ressembler à une « folie à deux ».*

*Si je ne me lasse pas de la psychanalyse, c'est qu'elle est, à sa manière, un long séjour dans les limbes dans ce royaume intermédiaire, ce royaume sans roi.*

*L'analyse, le rêve, l'écriture: moyens de se fausser compagnie. L'analyse, comment cela ? On n'y parle que de soi! Erreur: le moi-je y vole en éclats. Pontalis, Fenêtres, Gallimard, 2000.*

Parfois je rêve que la psychanalyse n'est plus un territoire délimité et limité. Je voudrais la déterritorialiser, la promener sur mon dos comme un tapis et la dérouler où bon me semble. Là où il est possible que d'autres s'assoient en ma compagnie et profitent d'un coin de carpette, comme d'un rayon de soleil. Je rêve d'une psychanalyse nomade, portable. Toujours avec moi.

Mais la psychanalyse fut pour moi un espace bien circonscrit. De ce rêve de nomadisme analytique au cimetière local de ma vie, il y a encore, je le sais, mille chemins pas tous praticables.

La psychanalyse fut un cimetière où j'ai pu ensevelir le passé.

La psychanalyse est la fosse commune où je suis allée me débarrasser du corps mutilé d'une jeune fille assassine qui portait mon nom.

Et pendant six années, dans ma jeune vingtaine, à travers les larmes, les coups, les impatiences, les urgences, les folies, les jeux avec la mort, les gémissements et l'horreur,

j'ai cru graver à même la pierre son épitaphe. J'ai pensé l'avoir scellée à jamais dans ce tombeau pour un passé mort où se serait figé mon nom.

Dans le cimetière de la psychanalyse, Catherine-  
l'étrangleuse des familles n'était pas seule.

Il y avait à l'entrée les vieilles tombes, les tombes brunes, graves, lourdes de pierres, les tombes recouvertes de mousse, les tombes des pères célèbres : Freud, Lacan, Ferenczi, Rank, Groddeck. Et bien d'autres encore.

Cette partie du cimetière de la psychanalyse est de loin la plus bruyante. Les morts n'y trouvent jamais la paix. On s'y chahute fort. Et ça crie, et ça hurle. Et tu n'as qu'une envie, c'est de demander le silence, de leur dire à tous ces vieux morts, à ces vieux décrépits de la fermer une fois pour toutes, d'arrêter de hanter le monde, leur progéniture, leurs fils dignes ou indignes, qui se disputent et se battent et s'arrachent les cadavres des pères qui partent en lambeaux, décomposés...

La jeune fille que j'étais se plaisait à aller polir les noms sur les tombes de cette partie sombre du cimetière. Elle était la petite ménagère de l'histoire de la psychanalyse : je citais fièrement alors les œuvres complètes de Freud, je chérissais l'allemand et produisais du symptôme à tire-larigot, en espérant que quelque grand homme de l'histoire psychanalytique se penchât sur mon cas et déclare : « Sur cette pierre tombale, je bâtirai mon église ». Pour moi, j'espérais qu'on invente une nouvelle science, quelque chose comme l'hypnose ou pourquoi pas une nouvelle discipline : la psychanalyse. Encore une fois...

J'étais malade certes, mais malade de l'histoire, malade de vouloir légitimer, par mes souffrances, toute la généalogie psychanalytique. Et j'errais, et je hurlais, à travers le cimetière, mes maux et mes blessures, tordue de douleur, bri-

sée par le désir d'être celle par qui la psychanalyse arrive...

Et mégalomane, je fis advenir la psychanalyse.

Catherine, morte maintenant et à jamais, comme tout patient, allait en psychanalyse, pour redorer les tombes des pères fondateurs, pour leur affirmer dans l'épaisseur de son corps malade combien ils avaient raison, combien ils sont encore vivants. Et c'est ce qu'elle fit.

Que Catherine repose en paix. Son corps appartient à la psychanalyse, que Freud ait son âme...

Dans ce grand cimetière sordide et froid, où neige et pluie étaient à tous mes rendez-vous, dans « ce grand cimetière des hurlevents » où je me plaisais tant à me promener durant de nombreuses années, je découvris dans la ferveur l'enclave des femmes, un territoire très délimité, presque trop paisible, où les tombes blanches et humbles m'impressionnaient par leur discrétion.

Il y avait là pêle-mêle, Mélanie Klein, Françoise Dolto, Maria Torok, Anna O., Anna Freud, Dora, les sœurs Papin, Aimée tant aimée par Lacan, les hystériques de Freud, et la tombe, la tombe imaginaire, que je me mis immédiatement à creuser avec passion et joie, une tombe commune, une tombe de jumelles, celle de ma psychanalyste, la mienne. Dans ce jardin secret du cimetière de la psychanalyse, je crus longtemps qu'il faisait bon mourir. Je voulais y avoir ma place, je voulais reposer là, parmi mes amies, mes sœurs, mes mères et peut-être mes filles. Je rêvais de tombes vierges et immenses, de monuments aux oubliées de l'histoire. Je voulais coucher dans ce sol-là, parmi les analysées du monde entier, m'y endormir à jamais et l'on viendrait faire des pique-niques gargantuesques sur l'herbe fragile de mon monumental tombeau. La nuit, j'aurais pu errer, fantôme, à l'entrée du cimetière, m'allonger langoureusement sur la tombe de

Freud et m'adonner, en compagnie de ma fratrie femelle, aux plus étranges bacchanales. Mais c'est elle, ma psychanalyste, qui gâcha ma fête, qui me refusa mes orgies nocturnes, c'est elle qui ne se coucha pas dans la fosse que de mes mains, de mes dents, à coups de parole, et de hurlements, je lui avais creusée si violemment. C'est elle qui ne vint pas s'allonger dans cette béance, c'est elle qui me refusa sa mort, et qui me força à l'éjecter du cimetière.

Je ne connus pas la peur. Je l'excommuniai : elle avait décidé de ne pas me suivre dans les enfers freudiens, elle avait décidé de rester sur terre, de rester bien vivante et m'interdit de faire un linceul de ses tenues extravagantes, de son silence enveloppant. Elle ne me donna pas la mort, ni la mienne, ni la sienne. Elle avait choisi la vie.

Moi pas.

Je laissai là sa tombe vide, sa tombe béante, et me réfugiai dans une partie abandonnée du cimetière, là où gisaient des morts sans âge, là où reposaient des morts qui n'ont plus aucun visage. C'est parmi ces morts sans nom que je me mis à enterrer tous les miens.

Et il me fallut charrier de la terre. De jour, de nuit. J'ai célébré mille funérailles.

Tout y passa. La famille en entier, l'histoire dans sa totalité vinrent s'allonger dans la fosse commune, tout au long de ces séances où un silence de mort, le sien à elle, m'accompagnait dans mes cérémonies funéraires. De tout ce qui m'avait hanté : la jambe mutilée de mon grand-père, les membres incestueux de mon grand frère, les jambes séductrices de ma mère, les yeux lâches et suicidaires de mon père, je cousus un corps approximatif, sans queue ni tête, et j'enterrai en grande pompe ce corps-Frankenstein, le corps rapaillé de mon passé.

Elle était là elle, mon analyste, Lise, comme je l'appelai sans cesse, puisqu'à elle seule je disais : « Il faut que je lise

plus, et encore davantage, que je devienne savante comme vous. Vous m'entendez ? » Elle était là sur son fauteuil, avec son silence, son silence d'analyste, son silence coupant, son silence que je pensais professionnel, son silence auquel je prêtais les meilleures intentions de sérieux, son silence que je prenais pour de l'écoute. Son silence qui, je le pensais, nous conduirait elle et moi dans l'enclave féminine du cimetière. Je faisais la bonne analysante, et j'associais et je racontais et j'enterrais. Combien j'étais hystérique... Je lui parlais de mon corps à moi, de ce corps pervers, blanc, désespérément vierge, malgré tous les sacrifices à l'autel du plaisir. Je lui racontais mon corps stérile. « Vous ne trouvez pas que je ferais une bonne vestale du feu freudien ? Vous ne pensez pas que je puisse être l'Iphigénie des vents favorables à la psychanalyse ? ». Elle, elle jouait le rôle de la bonne psychanalyste : elle ne parlait pas ou peu, elle m'aidait à enterrer tous les corps, dans son silence de mort, dans son silence funéraire. Je la payais cher, et parfois vraiment très, très cher. Je pensais que cela nous donnerait de la valeur, que cela nous érigerait un sublime tombeau. Seule une bonne patiente, une patiente digne de Freud, avait une psy que l'on payait tant. Et je parlais, payais, pleurais, rêvais suicide, rêvais de mort. Nous étions liées elle et moi. Nous étions ensemble encryptées dans la psychanalyse.

Avant même d'aller la consulter, j'avais rêvé hystériquement d'elle, de son nom qu'elle partageait avec le dentiste de ma mère, celui dans la salle d'attente duquel je passais des heures, enfant, à attendre que ma mère, immigrée d'Europe, se fasse faire un pont dans la bouche. « Un pont à travers l'Atlantique », voilà ce que je suis allée lui dire, la première fois. « Vous êtes celle qui fait les ponts, les liens, et celle chez qui je suis allée accoucher d'une dent, dans mon rêve dentaire. Je viens me faire avorter d'une dent contre ma mère. » J'avais rêvé que je

perdais une quenotte, et on me parlait de mes menottes que seul, le dentiste Monette-menotte, pouvait me retirer.

Nous étions prédestinées, pensais-je, et je crus fiévreusement à cette élection. J'accumulai les rêves télépathiques, je lui racontai son déménagement avant même qu'elle me l'annonce à la fin d'une séance, sans commentaire. J'étais hantée par les dates, les anniversaires de naissance et de mort. J'étais alors une grande machine à commémoration, qui ne faisait plus aucun deuil. Et j'essayais désespérément de deviner son jour d'anniversaire à elle, afin de la faire entrer dans l'espace gigantesque de ma mémoire morte, ma mémoire inutile, afin surtout de compléter son épitaphe. Nous étions sur la même longueur d'onde, nous étions sœurs, mères, amantes, amies, filles, jusqu'au jour où patatras !, notre destin commun se brisa. Elle me trahit, je la répudiai. Sans le moindre regret. C'était en 1989. Je lui annonçai que je pensais la quitter un jour. Je pensais avoir fait le tour de la question, le tour du jardin aux morts. J'avais rempli une fosse commune des cadavres de mon passé, des violences de mes parents, de mes incestes, de toutes mes dents et je lui dis tout de go que j'en avais marre de faire la fossoyeuse, que je rêvais d'aller prendre l'air, un air moins méphitique que celui de mes amours décomposées. « Enterrons cette histoire qui fut la nôtre. Enterrons nos psychés enlacées dans l'enclave féminine. Finissons-en de cette comédie qui fut ma vie passée, ma vie avec moi, enterrons jusqu'à nous. » Je passai alors quelques mois en face à face, à la regarder, à la regarder me regarder, à fixer son existence. Je voulais quitter la position du cadavre dans le cercueil, la position-divan, et je me décidais à voir la vie ou la mort en face. Et un jour, le 22 novembre 1989, 26 ans jour pour jour après l'assassinat de John F. Kennedy, je crus avoir vu la mort, je crus nous avoir enterrées, elle et moi, parmi les femmes célèbres ou oubliées de la psychanalyse, je crus nous avoir scellées à jamais.

Mais je fis un rêve la nuit qui suivit la fin de ma psychanalyse. Je rêvai donc dans la nuit du 22 au 23 novembre 1989, comme toutes les autres nuits. Ce rêve, je ne le lui racontai donc jamais à elle et si un jour il advient qu'elle l'apprenne, il faudra qu'elle le lise (n'est-ce pas) dans ces pages.

Cette nuit-là, nous étions toutes les deux auprès du corps mort de ma mère, et je devais enterrer ce corps, l'ensevelir encore. Je lui disais à elle, Lise, je lui disais donc : « Mais comment est-ce possible ? À cet enterrement nous avons déjà assisté. » Elle me répondit : « Oui, mais c'était une vaste comédie à deux, des répétitions, tout était faux. Cette fois-ci, tu enterreras toute seule. Pour de vrai. Tout, toute seule. On verra si tu sais y faire. » Et elle me quitta, la garce.

J'enterrai ma mère à la hâte, dans la rage et sans cérémonie et je fis de même avec tous les morts qui avaient d'un seul coup jailli de leur tombeau.

Avec les années, j'avais appris à réellement bien faire le travail. Puis, je partis déterrer les corps enlacés, celui de ma psychanalyste et le mien.

J'expulsai le sien, je le jetai hors du cimetière de la psychanalyse, lui en interdis l'entrée et allai m'enterrer moi-même dans l'enclave des choses passées, dans la fosse commune de mon histoire.

D'elle, je n'entendis plus jamais parler.

Mais les morts de la psychanalyse ont continué à revenir me hanter.

C'est comme si j'assiste à mon enterrement et à celui de la psychanalyse tous les jours. Les deuils, je les fais seule, dans la colère ou la paix, et je suis devenue passablement bonne à faire taire le fantôme de Freud en moi, ou encore le spectre de cette jeune fille, très hystérique, que j'ai ap-

pelée Catherine. Je leur dis de la fermer aux morts et qu'ils prennent leur trou. Et chaque jour, à chaque apparition, ils sont un peu plus décomposés. Parfois, bien sûr, ils prennent du poil de la bête, mais c'est en général très momentané. D'elle, de Lise, je n'ai pas eu à faire le deuil. Et je me demande parfois si elle a existé. Les derniers mois en face à face me rappellent qu'elle est sûrement bel et bien vivante, qu'elle a su résister à mes enterrements et à ma perversion. C'est de son corps vivant en face de moi, que je lui sais gré. Et pour cela, je la remercie, sans plus jamais la payer. Néanmoins, une partie d'elle, celle que j'ai connue lorsque j'étais allongée sur le divan, lorsque je me faisais cadavre n'est rien d'autre que cet : « il faut que je-me-lise », que je m'enlise, que cette ana-lyse ». Lise fut l'analyse, ce déchet de ma vie, cette chose qui se volatilisa dans les airs, dans cette nuit du 22 au 23 novembre 1989, ce déchet que je suis devenue. Moi, la psychanalyse de moi-même.

De l'analyse, la mienne, il ne reste rien. Si ce n'est moi et c'est beaucoup.

Au cimetière des psychanalysés et des psychanalystes, je me promène maintenant avec mon chien. Je ne suis plus la gardienne des tombeaux, je suis la promeneuse qui dit aux morts de la boucler, que je leur ai déjà fait leur affaire ou qui parfois encore, dans les bons jours, leur offre des fleurs. Dans le cimetière de la psychanalyse, je déambule, les mains dans les poches, en bavardant de mes rêves avec une amie, en chantant à tue-tête, en dansant sur l'herbe de la fosse commune où j'ai jeté un jour, précipitamment et sans regret, le cadavre de cette jeune fille hystérique, meurtrière, assassine, que je fus.

Moi, encore vivante, devenue ma psychanalyse...